

GRAND ANGLE

Le Palais de Tokyo à Paris consacre une rétrospective à Julio Le Parc, visionnaire de l'art cinétique. Rencontre, dans son atelier de Cachan, avec cet Argentin qui invite le spectateur à entrer dans le champ visuel et le mouvement.

Le Parc *prête ses lumières*



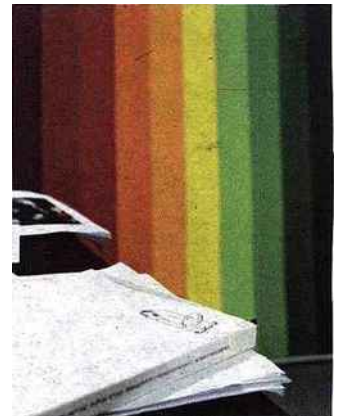
Dans l'atelier de Julio Le Parc à Cachan, le 31 janvier. Trois couleurs à la recherche d'un mouvement.



Julio Le Parc est né en 1928 à Mendoza (Argentine).



Surface-couleur
(dans le fond) et relief.



Une caricature, témoin du talent
d'illustrateur de Le Parc.



Deux types de
surface-couleur.



Continuel-lumière
en contorsion.

Par **ÉRIC LORET**
Photos **RAPHAËL DAUTIGNY**

C'est à Cachan dans le Val de Marne, un immeuble entier : il y a des Le Parc aux prénoms différents sur toutes les boîtes aux lettres. Et c'est Yamil, le fils aîné, qui accueille, fait la visite, avant de nous conduire au père, auquel on n'accède que par plusieurs escaliers, tout en haut des ateliers.

La dernière fois qu'on a parlé de Julio Le Parc dans ces pages, c'était en 2001. Exposé dans le cadre de «Denise René l'Intrépide» au centre Pompidou, l'artiste argentin, né en 1928, voulait accompagner quelques unes de ses œuvres (toiles et machines) d'un pamphlet contre l'hégémonie artistique nord américaine, particulièrement sensible selon lui dans ledit centre. Beaubourg n'avait pas voulu se faire cracher dans la soupe. Et Julio Le Parc avait protesté en collant son manifeste sur quatre de ses œuvres exposées, à l'aide d'un bâton de colle UHU.

Le jour où on les visite, les ateliers sont à moitié vides, pour cause de déménagement au Palais de Tokyo, l'exposition qui le fête occupant tout le rez-de-chaussée à partir d'aujourd'hui. Cependant, il reste quelques modèles de machines que Yamil met volontiers en marche. C'est à partir d'eux qu'on construit les œuvres exposées, qui ne sont de fait pas des «originaux» mais toujours des multiples, adaptés aux lieux et circonstances. Flots de lumière vrillés, structures qui dansent, miroirs de toute sorte pour transformer son propre reflet en mille-feuilles. Le monde de l'enfance, du bricolage, de la

perception pure. On s'approche de telle cascade lumineuse, battement hypnotique, pour constater qu'il s'agit d'une source de lumière projetée en gros sur un carton savamment perforé, tel un piano mécanique. Ingéniosité bluffante : le résultat vaut tous les shows laser du monde.

Venue de cette mouvance un peu occultée que fut l'art cinétique des années 60, l'œuvre de Julio Le Parc explose partout cette année. A Tokyo donc, mais aussi au Grand Palais à partir du 10 avril, dans le cadre de l'expo «Dynamo». En galeries, chez Lelia Mordoch, Denise René et Bugada et Cargnel. Au futur proche, Yamil égrène : une monographie chez Flammarion au printemps, «Le Parc lumière», chez

On s'approche de telle cascade lumineuse : un système de lampes anime un carton savamment perforé. Le résultat vaut tous les shows laser du monde.

Daros Latinamerica a Rio de Janeiro en septembre, une commande publique monumentale à Buenos Aires en 2014, une rétrospective du Groupe de recherche d'art visuel (Grav) à Rennes, en mai 2014, une autre au musée Tamayo de Mexico...

Le Grav, fondé en 1960 et auquel participeront entre autres François Morellet et Jesus Rafael Soto, qu'on retrouve en rétrospective à Pompidou dès aujourd'hui, itou. Autant dire que l'art cinétique fait une OPA sur Paris. Ironie de l'histoire : alors que les membres du Grav expérimentaient tous ensemble et ne signaient rien (du moins jusqu'à ce que Le Parc soit grand prix à Venise en 1966), c'est désormais séparément qu'on les honore.

Au dernier étage de sa fabrique, Julio

Le Parc s'amuse : «*Je suis avec un journaliste qui a un foulard rouge*», dit-il au téléphone (il en a deux, un dans chaque poche). Puis, s'adressant à nous : «*Si ton foulard est rouge, c'est très bien, il a dit.*» Le Parc a mille choses à raconter. Comment il est venu d'Argentine avec ses potes pour voir ce qui se passait vraiment en Europe en art (ceux qui en revenaient avaient une version différente). Comment il y est resté grâce à une bourse après avoir participé au mouvement étudiant de rénovation des Beaux Arts en 1955 : «*Un membre du jury qui m'a attribué cette bourse a écrit plus tard : "J'ai voté à 100% pour Le Parc mais j'ai complètement oublié ce qu'il faisait à l'époque"*». L'artiste et ses amis visitent Vasarely, Sonia Delaunay, Nicolas Schoffer, la récente galerie Denise René, «*qui était alors seule, avec une vieille employée qu'on appelait la pin up*», s'amuse-t-il.

Encore aujourd'hui, Le Parc est en recherche permanente : «*Dans toutes mes œuvres, il reste quelque chose d'inachevé, de pendant.*» C'est le meilleur moyen sans doute de faire participer le public. L'exposition monographique promet d'être immersive, dans l'obscurité, de monts en merveilles, car «*les gens ont une grande capacité à inventer. Quand on a installé les dalles mobiles dans la rue, en 1966, les visiteurs se sentaient appelés d'une façon physique à participer. Et il y a eu des jeunes qui se sont mis à utiliser les dalles pour faire des percussions, ce que je n'avais pas prévu.*» Après des années de semi-obscurité, l'œuvre fantaisiste de Le Parc sort en pleine lumière et invite chacun à l'escalader. Attention à la marche (du progrès). ◀

JULIO LE PARC Palais de Tokyo, 75016, jusqu'au 13 mai www.palaisdetokyo.com